

POÉSIE ET ÊTRE (POETRY AND BEING)

HORIA BĂDESCU*

Abstract: This essay focuses on the value of poetry to fill up the infinite horizon of the Absolute by a positive halo, stressing that poetry is/means, among other things, an ontological memory: it is the memory of Being. Especially in nowadays – so « poor » in authentic life, in humanness and sacred – we experience an acute awareness of the need to return to Meaning. And the poem mostly offers a path of the man's search for meaning. It unveils a profound necessity to being *through* and *into* the Meaning perspective. Poetry is to be considered as the Being of self – the human and the cosmic alike -, in the play of essence and existence. The poem is part in the enhancement of the endless world, seeing that it is able to create Reality. The very condition of the poem is to be concomitantly created and creative. Poetry reveals a proximity, but not a limitation. Ceaselessly the poem opens and no less it encloses the mystery of Being; so, it challenges to questioning upon the Meaning, eventually finding the great worth of poetry.

Keywords: poetry, Being, (the) Meaning, ontological memory, essence and existence, sacred, Reality

Si l'on envisage la poésie comme l'état d'être du moi, c'est-à-dire l'être existant en soi, tout en comprenant pour cela le soi humain de même que la conscience universelle, on admettra d'une manière implicite qu'elle n'aspire pas à expliquer les vérités ultimes, mais à participer à la manifestation de celles-ci, à établir un rapport entre le moi et autre chose. En s'assignant comme finalité le décodage des signes de cette autre chose dans l'infinité formelle du transitoire, l'acte orphique, en tant qu'archétype lyrique, est une perpétuelle validation du sacré et, simultanément, de la permanente recherche de l'état d'être, représentant l'accord du soi avec sa conscience reconnue en égale mesure dans le soi et dans la conscience de l'univers.

* Horia Bădescu (✉)

Cluj Branch of the Writers' Union of Romania, Universităţii Street, 1, Cluj-Napoca, Romania

e-mail: badescu_horia@yahoo.com

Elle est donc aussi, la poésie, le résultat d'une crise d'identité, c'est-à-dire la recherche de ce que je sens être plus que je suis, de l'être en moi-même et dans le monde aussi, qui se concrétise dans le fait d'exister en l'être. C'est cette « mélancolie perpétuelle », dont parlait Leopardi, cette « langueur dans nos chants » comme dit un vers de Lucian Blaga, des blessures « ouvertes sous notre vêtement », cette maladie d'un désir ardent de quelque chose d'indéfini qui gît dans tout amour épuré du charnel et qui traverse toute la lyrique universelle depuis Orphée jusqu'aux modernistes.

« *Quand l'esprit s'éveille au monde*, disait le philosophe roumain Noica, *il place celui-ci sous un point d'interrogation, car tout ce qu'il voit, c'est autre chose qu'il ne lui semblait d'emblée, c'est une sorte de chiffre manifesté, c'est une loi, un sens, une raison* »¹.

Car en s'interrogeant, n'est-ce pas, « on éclaire les choses ». Et l'interrogation portant sur l'être, c'est l'interrogation sur « être au monde », c'est-à-dire sur l'essence humaine², où « *le monde*, d'après Heidegger, *ne désigne absolument pas un étant ni aucun domaine de l'étant, mais l'ouverture de l'Être. L'homme est, et il est homme, pour autant qu'il est l'ek-sistent (der Ek-sistirende). Il se tien en extase vers l'ouverture de l'Être, ouverture qui est l'Être lui-même* »³.

Si la poésie représente « la prise de la mesure par laquelle s'accomplit le jaugeage qui délimite l'être humain »⁴, en interrogeant sur l'être pour pouvoir faire cette délimitation dans l'illimité, elle avoue également une découverte de celui-ci. Parce que « tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais pas trouvé »⁵. Car l'état d'être qui, en extrapolant et en inversant la définition de Heidegger, signifie l'installation de l'être dans l'ouverture de la poésie, signifie recherche et découverte perpétuelle, essence dans l'existence et existence dans l'essence, cette fusion des deux grands ordres ontologiques, l'être et le devenir, dont parlait Noica.

Car que serait la poésie sinon une infatigable tentative, non pas de déchiffrer le mystère du monde, mais de nous le faire vivre et, en le vivant, de nous le révéler dans l'être. Et le révéler dans l'être, c'est le

¹ Constantin Noica (1978). *Sentimentul românesc al ființei / The Romanian Feeling of Being*. Bucharest: Eminescu Publishing House, p. 25.

² Martin Heidegger (1982). *Originea operei de artă / The Origin of the Work of Art*. Bucharest: Univers Publishing House, p. 354.

³ *Ibidem*, p. 355.

⁴ *Ibidem*, p. 175.

⁵ Blaise Pascal, *Pensées*, 553, l'édition Brunschvicg.

révéler dans l'amour. Dans l'amour vu comme source d'harmonie, comme extase de la découverte de soi-même dans la conscience divine, de la fusion et de la disparition heureuse de celle-ci. Et l'amour spirituel et la poésie exprimés dans ce qu'un pareil amour a de plus profond, n'est autre chose que dévouement sans réserves, ferveur qui anéantit, aspiration vers l'union étroite vidée de tout désir, abandon purificateur qui conduit à la perfection. Parlant poétiquement, elle est hymne et prière. Elle est adoration, selon Hölderlin:

*O vous les dieux ! Vous tous
Amicaux et fidèles,
Si vous saviez combien
Mon âme vous aime !
(Sur l'enfance)*

Elle est l'extase de la fusion avec le Dieu, selon Eminescu:

*Pour que je sente mon souffle périr dans le tien,
Dans l'extinction totale, et qu'il n'en reste rien.
(La prière d'un Dace)*

Ferveur qui anéantit, adoration, extase de la fusion, désir ardent d'une nature à part.

L'abbé Bremond estimait que cet exercice d'amour spirituel que représente la poésie, est pareil à « une prière profane qui nous prédispose à la véritable prière qui, certes, n'est qu'un murmure de total abandon au gré du Mystère Divin ».

Seulement, la poésie n'est pas une expérience mystique non achevée parce qu'elle est autre chose : une expérience poétique en elle-même. La poésie n'est pas la préparation d'une prière, plus précisément d'une autre prière, pour la simple raison qu'elle est la prière même. Au-delà d'elle, il n'y a plus une autre prière. Et la différence qui existe entre l'expérience mystique et l'expérience poétique est fournie par la compréhension de l'être. Dans la prière mystique entre moi et Dieu, il n'y a que le moi. Dans la poésie entre moi et Dieu, il y a le monde dans lequel le moi se reflète en égale mesure avec Dieu, en se reconnaissant par l'amour comme essence unique et identique.

Dans la mystique byzantine, il y a une monade qu'on appelle la monade guerrière. Elle prend comme point de départ la prémisse que l'amour, la mort et Dieu forment une unité. Si, en regardant avec attention, on peut constater qu'au fond les thèmes de la poésie se

réduisent à la triade vie, amour, mort et si l'on admettait que la vie n'est autre chose que la présence de l'amour et la mort, l'absence de celle-ci, on pourrait constater que le thème de la poésie demeure l'amour, c'est-à-dire Dieu. Ou plus précisément, l'amour de Dieu, l'amour spirituel qui inclut et sublime les autres, l'amour humain ou l'amour du monde.

C'est la raison pour laquelle le rôle de la poésie est un rôle civilisateur. La civilisation de l'être, l'adoucissement de l'âme, des démons instinctuels qui sortent le moi de l'harmonie universelle en le faisant revenir vers l'égoïste besoin de soi, vers l'égotisme qui le place en dehors de la lumière de l'entente et de l'amour. La civilisation de l'homme, du « civilisé » homme de ce siècle, son humanisation, c'est la découverte de Dieu, de son soi dans la conscience du monde, de son soi dans la conscience de Dieu et du soi de Celui-ci dans sa propre conscience. Civiliser l'homme, c'est le sortir de la domination de l'instinct par la connaissance du sacré, le sortir de l'accidentel et le faire vivre dans l'éternité.

« C'est d'une manière poétique que l'homme habite », disait Hölderlin. Ce qui veut dire : dans l'Être, dans le sacré, dans l'amour. Et avec lui le poète, c'est-à-dire celui qui par son geste fonde l'être et lui-même. Car rien ne devient vraiment sinon en devenant dans l'Être, comme aurait dit le même Noica. Notre vécu dans le monde n'aurait pas de sens hors de l'existence si ce n'était pour nous permettre de nous trouver, de nous chercher et de nous trouver, dans notre Soi et dans le Soi du monde. De nous comprendre, dans le sens noïcien du terme.

Naguère, il y a de nombreuses années de là, dans un petit article que j'avais intitulée *Les Mots*, j'écrivais ceci :

Ce n'est qu'en comprenant comment vivent et comment se meurent les mots, en voyant comment l'on pouvait mentir, trahir et même tuer des mots ; ce n'est qu'en m'apercevant qu'en elle-même leur musique ne valait rien hors de la vérité, en réalisant que ce n'était guère pour profaner, bafouer et avilir l'homme que les mots furent donnés, ce n'est qu'à ce moment, je pense, que je suis parvenu à la littérature. Et c'est quoi, au fond, la littérature ? Une façon de vivre ou bien de survivre ? Les deux, peut-être. Mais, surtout, une façon d'aider l'homme à exister!

Seulement, voilà, être et exister ce n'est pas la même chose. Et si pour apprendre à exister il faut beaucoup de temps, pour apprendre à être il en faut davantage. Car cela présuppose déjà que l'on soit dans un projet, avec nos dires, avec les non-dits, avec ce que l'on est et avec ce que l'on n'est pas mais que l'on pourrait être ; avec ce que l'on est en n'étant pas ; et avec ce que l'on n'est pas - tout en étant. Cela présuppose habiter le monde en étant habité par lui. Et, enfin, cela

présuppose que l'on ait découvert que le monde a un Sens. Et que soi-même, comme étant au monde, l'on participe de ce Sens. Et si, en apprenant à exister, je suis peut-être à un moment donné parvenu à la littérature, bien des années plus tard, en essayant d'être, en apprenant à être, je suis parvenu, sans jamais y parvenir en vérité, à la poésie.

Autrement dit, je suis parvenu à ce qui n'est autre que le rappel du Sens dans le monde. Un rappel dynamique, à travers lequel le retour du Sens se produit dans son essence même, créatrice et unifiée à la fois, en ses qualités et fonctions, en sa propre auto création. En tant que générateur de différents niveaux de réalité, dans lesquels et à travers lesquels il se valide lui-même en tant que Réalité et en tant qu'Être. En tant que puissance infinie dans l'infinité de sa Réalité elle-même. En tant que *l'invisible, l'inaudible, l'indicible*.

Participant à l'accroissement de l'infini du monde, la poésie est elle-même créatrice de Réalité. Car elle fait naître de la virtualité de l'imaginaire des êtres poétiques qu'elle ajoute au monde exprimé. Ainsi la condition de la poésie au monde est double : créature et créatrice. Son statut de « dialectique de l'Avec » - comme la qualifie Marcel de Corte⁶ - s'exprime non seulement dans le dévoilement de la proximité existentielle des êtres, de l'unité - dans l'horizon du mystère du « Tout Autre » de Philippe Jaccottet ou du « Grand Anonyme » de Lucian Blaga - de l'unité, dis-je, du monde exprimé, mais aussi en ce qu'elle ajoute à l'infinité de l'univers.

Le poème dévoile une proximité, mais pas une limite, un contour. Il offre une trame, un filet, un participer-à, fluide et évanescent. Connaissance révélatrice, la poésie est contrainte de cacher en dévoilant, d'accroître non seulement l'infini mais encore l'impénétrable, le mystère, le caché. Et si l'essence de l'Être est son mystère, alors la poésie - et par elle l'homme dans son humanité - est créatrice, participante de l'Être dans sa perpétuelle création du Monde. Le poème ouvre le mystère pour le refermer en une nouvelle ouverture.

Issu du sentiment d'une coexistence originaire du monde exprimé, le poème augmente la valeur de cette coexistence qu'il entraîne plus profondément dans l'horizon du mystère, c'est-à-dire dans l'Être. En enrichissant l'existence en tant qu'existence, la poésie enrichit la Vérité

⁶ Marcel de Corte, « Les fondements métaphysiques de la Poésie ». *Hermès*, nr. 1, janvier 1938, pp. 111-115.

car, comme disait Aristote : « Une chose contient autant de vérité que d'existence ».

Mais c'est le mot, le Verbe qui donne existence à la Réalité. Le Verbe qui crée et qui, en même temps, se recrée lui-même par cette réalité.

Roberto Juarroz écrivait : « Poésie et réalité apparaissent ainsi à l'homme comme la plus intime affinité qui soit offerte à l'être de l'homme ». Le poème est une « explosion d'être par-dessous du langage »⁷ qui disperse les limites de notre monde. Car, comme le dit Ludwig Wittgenstein dans son *Tractatus logico-philosophicus* : « Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde »⁸.

Pourtant, le poème n'est pas seulement « une explosion d'être par-dessous le langage » comme l'affirme Juarroz, il est aussi et davantage une implosion du langage par-dessous l'Être, une régression du mot vers le silence, vers l'inexprimable qui enrichit le poème et qui s'y manifeste, dans ce poème qui nous le dévoile, qui l'avoue.

Mais il apparaît que, même si la poésie a toujours été présente afin de témoigner, même si le poète, ce prophète que souvent nul n'écoute, se tenait en permanence au milieu de ses semblables afin de leur parler de ce qu'ils ont perdu et de ce qui leur manque, l'humanité a jugé plus commode de substituer à sa mémoire ontologique une mémoire existentielle, évitant ainsi de se soumettre à la peine d'une quête sans fin de soi-même.

Car il est plus simple d'exister que d'être, plus simple d'avoir conscience de l'altérité que conscience de l'identité. L'instinct pousse, l'esprit attend. L'accidentel est à portée de la main, l'éternité lointaine. L'histoire est visible et se supporte, le Sens se devine et nous emporte.

Le Sens dont nous avons un tel besoin, particulièrement en ces temps où on proclame avec insolence l'événement comme Existence, le mot comme Logos, Connaissance ce qui n'est qu'information et discours sur l'Être la rhétorique rationaliste. En ces temps de « pauvreté » comme les qualifia Hölderlin, pauvres en vie profonde, pauvres en substance, pauvres en miracles, en humanité, en sacré...

En cette époque de l'essor le plus spectaculaire de l'informatique, c'est à peine si nous trouvons une minute pour apprendre si peu que ce

⁷ Roberto Juarroz (1987). *Poesia y realidad / Poésie et Réalité*. Paris : Éditions Lettres vives. « Terre de poésie », nr.9, 1987, pp.15-16.

⁸ Ludwig Wittgenstein (1961). *Tractatus logico-philosophicus*. Paris : Gallimard, p.86.

soit sur nous-mêmes. A l'ère des communications interplanétaires, à peine si nous savons encore communiquer entre nous. En ces temps de la liberté qu'on qualifie de totale, celle de tous les droits de l'homme, il nous faut prendre acte de la confiscation de notre droit fondamental : celui d'être nous-mêmes. Fichés, informatisés, standardisés et soumis à la seule « éthique » du profit, nous pourrions nous interroger : en quoi avons-nous évolué, en quoi avons-nous progressé depuis que nous avons perdu le Sens ?

La fin du deuxième millénaire chrétien de l'humanité place la conscience européenne devant une terrible, troublante et impérieuse nécessité : le besoin de Sens. Quatre siècles après le schisme de Galilée, après quatre siècles de triomphe du rationalisme, de la pensée binaire, du matérialisme et de l'objectivité, après quatre siècles d'humanisme mal compris et mal géré la plupart du temps, après une longue période d'épreuves terribles qui sont venues s'engouffrer dans la brèche ouverte par les plus aberrantes théories issues de cette fausse notion de surhumanité, l'esprit européen ressent un besoin aigu de se reconsidérer, de se redéfinir et, en dernière instance, d'être *par* et *dans* la perspective du Sens ; de se reconnaître enfin dans sa dimension cosmique et dans l'essence même de son humanité qui n'est autre que sa propre sacralité. Par la redéfinition des concepts de causalité, infini, relativité, identité, non séparabilité, par la reconnaissance des niveaux de Réalité et de la discontinuité, par le refus de la pensée binaire au bénéfice de la logique du tiers inclus ou la réintroduction de la subjectivité dans l'acte de connaître, les sciences de pointes, comme la génétique ou la physique quantique, exercent sur l'homme un effet de boomerang et modifie fondamentalement les données de la connaissance, remettant en cause du même coup le rapport de l'homme à lui-même et à l'univers et renouant ainsi avec la connaissance traditionnelle. Et ce à travers une démarche intégrateur, dans la perspective de l'unité du Monde dans et par le Sens, par le Sacré, dans une perspective transdisciplinaire.

Dans ce défi que le nouveau millénaire lance à l'humanité - héritage du millénaire finissant - où se situeront les poètes et la poésie ? Sera-ce du côté de la « poésie blanche » que René Daumal appelait poésie mise au service de l'humain ? Les poètes se souviendront-ils qu'en tant qu'acte de discours le poème, « création de la langue », présuppose aussi la renaissance de l'âme ? Se rappelleront-ils que la poésie crée non seulement à partir du langage mais aussi à partir d'une « humanité supérieure qui donne à l'homme sa mesure cosmique et sacrée et au

cosmique sa mesure humaine », pour citer Stefan George, qu'elle crée dans le même temps, par accroissement de valeur, et de l'humanité et du monde ?

La valeur de l'acte poétique réside dans son pouvoir d'ajouter de la valeur positive, de l'aura positive, aux choses qui emplissaient l'horizon infini de l'absolu. Pulsation vive de l'Être, infiniment ouverte sur sa propre fermeture et infiniment close sur sa propre ouverture, la valeur de la poésie réside dans sa qualité négentropique. Dans sa qualité de mémoire ontologique : la mémoire de l'Être. Celle du vingt et unième siècle. Qui ne sera qu'à condition de la retrouver !

REFERENCES:

- De Corte, Marcel (1938). « Les fondements métaphysiques de la Poésie ». *Hermès*, nr. 1.
- Heidegger, Martin (1982). *Originea operei de artă / The Origin of the Work of Art*. Bucharest: Univers Publishing House.
- Juarroz, Roberto (1987). *Poesia y realidad / Poésie et Réalité*. Paris : Éditions Lettres vives. « Terre de poésie », nr.9, 1987.
- Noica, Constantin (1978). *Sentimentul românesc al ființei / The Romanian Feeling of Being*. Bucharest: Eminescu Publishing House.
- Pascal, Blaise, *Pensées*, l'édition Brunschvicg.
- Wittgenstein, Ludwig (1961). *Tractatus logico-philosophicus*. Paris : Gallimard.